

apostles had consulted the mind of the people, citing Acts 1:2 and 6:3 as examples. They did, however, accept that there were circumstances where individual congregations could benefit from the advice and assistance of others and out of such needs and perceived benefits began the Baptist practice of regional associations of churches. Such associations had, however, no authority over the affairs of any particular local church, though their existence was justified from the fact that “as particular members make up one particular church under the same head, Christ, and all the particular assemblies are but one Mount Syon (Is 4:5, Song 6:9) ... wherefore we conclude that every church ought to manifest its care over other churches as members of the same body of Christ...”

This book complements, in its detail on this formative period, the work in Paul Fiddes' classic study *Tracks and Traces. Baptist Identity in Church and Theology*. It shows the radical nature of the break with much earlier Puritan ecclesiology, stressing the humble background of many of the early Baptists, though also their quietism in comparison with some of the more revolutionary movements at the time, such as that of the fifth monarchists. It reveals the deeply christological basis of early Calvinistic Baptist ecclesiology and poses some questions still relevant to ecumenical ecclesiology. David CARTER

Olivier FATIO. *Louis Tronchin. Une Transition calvinienne*. (Histoire des temps modernes, 2). Paris, Classiques Garnier, 2015. 22 × 15 cm, 1143 p. € 83. ISBN 978-2-8124-4622-1.

Olivier FATIO et Pierre-Olivier LÉCHOT (éd.). *Louis Tronchin — Jean-Frédéric Ostervald. Correspondance, 1683-1705*. (Publications de l'Association suisse pour l'histoire du refuge huguenot — Publikationen der Schweizerischen Gesellschaft für Hugenottengeschichte, 3059). Neuchâtel, Éditions Alphil, 2016. 22 × 15,5 cm, 800 p. CHF 49; € 44; USD 51. ISBN 978-2-88930-094-5.

Parues coup sur coup en 2015 et 2016, deux imposantes publications mettent en lumière une figure majeure du 17<sup>e</sup> s. protestant européen: Louis Tronchin. Il s'agit d'une part de sa biographie, *magnus opus* d'O. F., professeur honoraire de l'Université de Genève, grand spécialiste du protestantisme de l'époque moderne, et d'autre part de l'édition critique de la correspondance croisée Louis Tronchin — Jean-Frédéric Ostervald, coéditée par O. F. et P.-O. L.

La biographie de Tronchin est l'œuvre d'une vie à double titre, puisqu'O. F. indique dans sa préface que d'une part, il est descendant direct de Tronchin et que d'autre part, ses premiers travaux sur son aïeul remontent à une trentaine d'années. Le corpus archivistique réuni pour connaître ce pasteur et professeur de théologie, qui ne publia pas de son vivant, est titanesque: une correspondance de plus de 1500 lettres (250 actives et 1300 passives) ainsi que des

dizaines de sermons, cours, traités théologiques et discours académiques, dispersés à l'échelle européenne. C'est cet ensemble qu'O. F. manie avec brio tout au long des 1076 pages de son ouvrage structuré en vingt-et-une parties, qui suivent les différentes étapes de la vie de son héros. Même si elle représente plus que cela, cette monographie est peut-être d'abord la biographie intellectuelle d'un théologien réformé. De ce point de vue, il faut insister sur la clarté et la précision des contextualisations des idées de Tronchin, qui font que cet ouvrage dépasse l'horizon du seul second 17<sup>e</sup> siècle.

Né le 4 décembre 1629, Louis est le dernier fils du pasteur Théodore Tronchin et de Théodora Rocca, tous deux descendants de réfugiés huguenots après la St-Barthélemy. Théodore lui-même était filleul de Théodore de Bèze et fut professeur d'hébreu et théologie à l'académie de Genève (et représentant de la cité au synode de Dordrecht en 1618). Louis fait ses études dans sa cité natale et est consacré pasteur en 1651. Les sources de cette période attestent qu'il est un tenant de l'orthodoxie réformée dont son père est l'un des leaders. Il réalise ensuite une *peregrinatio academica* à Londres, Leyde et Saumur, où il est l'hôte de Moïse Amyraut entre les printemps 1653 et 1654. Cette étape de son parcours s'avère cruciale dans son orientation théologique, de même que son passage par Paris en juin 1654, où les pasteurs de Charenton sont également membres de l'École de Saumur. Ces séjours saumurois et parisien de Louis Tronchin le conduisent à rompre avec la ligne calviniste stricte, notamment incarnée par son père. Ainsi s'éclaire le sous-titre de la biographie d'Olivier Fatio, une « transition calvinienne », et les années 1653-1654 sont un moment charnière de ce point de vue.

Tronchin commence sa carrière de pasteur en France : il est nommé à Lyon fin 1654 et y passe sept ans. Son intégration dans les Églises réformées de France ne pose guère de difficultés institutionnelles, malgré son origine genevoise. À Lyon, Tronchin intègre une petite communauté (moins de 2000 individus dans une ville de 70000 habitants) au fort capital social et culturel et aux origines diverses : 45 % de Français non-Lyonnais et 20 % d'étrangers, parmi lesquels une part importante de Suisses, dont l'un de ses frères. Dans les sermons de sa période lyonnaise, l'adoption des positions de l'École de Saumur par Tronchin sur la grâce, le péché originel et la conversion s'observent nettement. Durant son séjour lyonnais, son réseau se dessine déjà dans ses grandes lignes : ses maîtres saumurois (Amyraut, Cappel), l'Église de Paris avec Daillé, mais aussi Paul Ferry de Metz et, bien sûr, des liens privilégiés avec la communauté genevoise. Dans cette correspondance, les projets éditoriaux tiennent une place importante. Dès 1657, Moïse Amyraut et Louis Cappel le sollicitent pour remplacer Josué de La Place comme professeur de théologie à Saumur. Tronchin décline la proposition et c'est finalement en décembre 1661 qu'il rejoint Genève, où il devient professeur de théologie au sein de l'académie fondée par Calvin. Outre son mariage, l'année 1663 voit sa nomination comme recteur, autrement

dit responsable de l'instruction publique genevoise. Cette fonction politique l'entraîne dans un conflit avec le gouvernement de la cité en 1664-1665, sur la nomination des régents. Au cours de cet épisode, les qualités rhétoriques et persuasives de Tronchin s'affirment au point de faire de lui, dans les années suivantes et une fois cette charge quittée, l'avocat naturel de l'académie. À cette période, on le voit aussi gérer divers cas d'étudiants hétérodoxes (dont le fameux Noël Aubert de Versé) et son rôle de direction de la bibliothèque académique témoigne de son ouverture d'esprit par les acquisitions qu'il conseille ou réalise de lui-même. En 1667, il intervient pour obtenir l'élection de son neveu Jean-Robert Chouet au poste de professeur de philosophie: complexe, la manœuvre aboutit malgré l'opposition de la «cabale italique», tenante de l'orthodoxie. Du fait de l'importance de sa fonction rectorale, qui lui permet d'accéder au statut de notable à Genève, il est également impliqué dans diverses affaires politiques locales. À l'échelle européenne, il assiste aux politiques antiprotestantes (vaudois du Piémont, calvinistes de France) et tente, à son niveau, d'intervenir en faveur de ses coreligionnaires. Jusqu'en 1669, les sources relatives à l'enseignement de Tronchin manquent, mais O. F. en restitue la teneur à partir de sermons et correspondances: là encore, la tendance salmuriennne est confirmée. De plus, c'est vers la fin des années 1660 que Tronchin opère sa conversion au cartésianisme, sous l'influence de Jean-Robert Chouet (un temps professeur de philosophie à Saumur avant de revenir, comme son oncle, enseigner à Genève). Tronchin rompt ainsi avec la scolastique calviniste et c'est par ce positionnement qu'il va influencer nombre d'étudiants du dernier tiers du 17<sup>e</sup> s. venus à Genève.

La période 1669-1675 est celle des conflits théologiques, principalement autour des théories de l'École de Saumur (grâce universelle, non-imputation du péché d'Adam): Tronchin s'oppose à plusieurs de ses collègues, au premier rang desquels figure François Turretini. Fondamentalement théologique, cette controverse de grande ampleur prend une tournure également politique étant donnée l'organisation politique genevoise: le Petit Conseil compte dans ses rangs parents ou relations des théologiens opposés dans la controverse. Un épisode apparemment anodin déclenche l'affaire: la nomination d'un étudiant français, alors inscrit à l'académie de Genève, comme ministre pour un culte de fief en France. Dans le contexte d'opposition latente des années précédentes, cette péripétie entraîne une véritable crise dont O. F. retrace avec minutie les différents épisodes en mettant en lumière le rôle qu'y joue Tronchin. La première phase porte sur l'obligation de signature d'une série de thèses produites lors d'une précédente affaire en 1649 pour garantir l'orthodoxie des membres de la compagnie des pasteurs. D'abord réglementaire, l'affaire entraîne la production de textes théologiques dans les deux camps. O. F. analyse en détail le contenu de ceux de Tronchin, montrant une filiation allant de Farel à l'École de Saumur en passant par Calvin sur la question centrale de l'ordre des décrets divins. Après une accalmie,

le retour d'un pasteur genevois en poste en France depuis 18 ans relance la polémique sur la signature des thèses de 1649, au cours de laquelle Tronchin défend la non-nécessité de les signer. Cette deuxième phase s'achève avec le retrait du pasteur revenu à Genève. Cet épisode s'avère néanmoins important, car c'est à cette occasion qu'est formulée, par les opposants de la grâce universelle, l'idée de l'établissement de ce qu'on peut appeler, à la suite de Pierre Chaunu, un «brevet d'orthodoxie», une «*consensus formula*» selon les termes de l'époque: l'expression apparaît pour la première fois sous la plume de Burlamacchi, un calviniste orthodoxe, en septembre 1671. Cette deuxième phase et ses suites marquent un recul du parti salmuriens auquel appartient Tronchin, notamment du fait des problèmes de santé de ce dernier (peut-être une forme de dépression), qui durent deux années et le mettent en retrait de la vie publique genevoise, même s'il continue à donner des cours particuliers. En 1674, une première version de la *Formula consensus* est mise au point et circule: il s'agit d'une «charte très restrictive de l'orthodoxie réformée». Plusieurs de ses canons visent directement Tronchin. Sans avoir accès au texte, dont les chevilles ouvrières protègent la diffusion avant son officialisation, Tronchin met en branle son réseau pour contrer la manœuvre, sollicitant notamment Jean Claude, ministre de Charenton, qui écrit en ce sens à Turretini, bien sûr acteur principal de cette réaction orthodoxe. Néanmoins l'intervention d'un partisan de Saumur ne solutionne rien et dans la première moitié de l'année 1675, le texte de la *Formula* est adopté par plusieurs Églises suisses, mais pas encore par Genève. C'est en septembre 1675 que Tronchin accède enfin au texte du *Consensus helveticus*, qui est soumis, par les Églises des cantons évangéliques à celle de Genève dès le mois suivant: le Petit Conseil est sollicité et fait trainer l'examen du texte, qui a seulement lieu le 30 avril 1676 et aboutit à son transfert à la compagnie des pasteurs. Cet épisode crucial, dont O. F. retrace avec soin les différentes péripéties, s'achève par l'enregistrement de la *Formula* le 3 janvier 1679, par un conseil restreint du fait de l'absence de plusieurs de ses membres, principalement des proches des partisans de Saumur au sein de la compagnie des pasteurs. Cet enregistrement imparfait entraîne des résistances d'autant qu'à travers la Suisse, les avis ne sont pas unanimes: l'Église de Neuchâtel adopte une position modérée dans l'opposition entre orthodoxes et salmuriens. La révocation puis l'exil d'un certain nombre de pasteurs huguenots en Suisse réactiveront les tensions.

Dans un substantiel chapitre intitulé *La théologie de Tronchin (1670-1685)*, O. F. examine l'ensemble des productions théologiques de son auteur durant cette quinzaine d'années: thèses de théologie (Tronchin n'accepta d'en publier qu'une seule), cours sur l'un des manuels classiques des étudiants réformés de la seconde moitié du 17<sup>e</sup> s., celui de Wendelin (4 versions du commentaire de Tronchin ont été retrouvées), correspondances plus spécifiquement consacrées aux débats théologiques. L'A. montre comment cette théologie est claire-

ment l'héritière de l'École de Saumur et de son fondateur, John Cameron, tout en s'actualisant par le remplacement de l'aristotélisme, sur lequel repose la pensée salmuriennne du premier 17<sup>e</sup> s., par le cartésianisme. À ce chapitre purement théologique succède un second, portant presque sur la fenêtre chronologique allant de la fin de l'affaire du *Consensus* jusqu'à la révocation de l'Édit de Nantes. Intitulé *Au jour le jour*, il montre un Tronchin assumant ses différentes responsabilités résultant de sa double fonction de pasteur et d'enseignant. C'est au cours de ces sept années qu'il accède au devant de la scène du calvinisme européen. De ce chapitre polyphonique, on retient notamment l'étude d'un sermon de Tronchin «contre les mahométans», expression d'une perception de l'islam comme «un danger au sein de l'Europe», mais aussi le chapitre consacré à la correspondance de Tronchin avec son confrère français Claude Pajon, représentant de l'aile radicale de Saumur ainsi que l'a démontré Albert Gootjes dans sa thèse. Les pages d'O. F., lui-même auteur d'un article fondateur sur Pajon, mettent en lumière les débats entre deux amis de tendance salmuriennne, mais aux interprétations divergentes sur la nature de la grâce divine et l'action de l'esprit dans la conversion. Un second chapitre portant sur la même période éclaire l'action de Tronchin face aux prémices de la révocation de l'Édit de Nantes et ses effets à Genève. Le chapitre suivant prolonge le précédent et concerne les conséquences de la révocation jusqu'en 1699: sous pression française (Louis XIV pouvait rétablir un évêque dans la cité), Genève fut, au plan politique, dans une situation inconfortable vis-à-vis des vagues de réfugiés. On découvre un Louis Tronchin sollicité par plusieurs huguenots en situation critique du fait de la révocation, mais aussi controversiste (contestant le parallèle catholique entre donatistes et huguenots) et tentant même de parer la conversion au «papisme» de plusieurs de ses coreligionnaires. Conséquence de la révocation, la vague des «petits prophètes» touche Genève, d'abord par le papier puis plus directement au début 1689, avec l'arrivée de plusieurs d'entre eux dans la ville. O. F. examine la position de Tronchin sur ce phénomène, qu'il perçoit comme une tromperie. C'est ensuite aux relations professeur-étudiants que l'auteur consacre un riche chapitre qui intéressera autant les historiens du protestantisme que ceux de l'éducation. Malgré la crise dogmatique des années 1670, Tronchin apparaît comme un professeur de premier plan dans l'Europe protestante du second 17<sup>e</sup> s.: plusieurs de ses illustres élèves — Allix, Bayle, Le Clerc, Lenfant, Ostervald, Turretini (Jean-Alphonse, le fils de son collègue et néanmoins ennemi Théodore), Werenfels — dressent l'éloge d'un esprit tolérant, louent ses qualités d'enseignant et son intelligence de théologien. Le chapitre suivant, intitulé *L'Angleterre et le Refuge*, porte sur la situation anglaise que Tronchin, qui vécut outre-Manche quelques mois et avait des rudiments d'anglais, connaît par l'intermédiaire de son réseau épistolaire. Son ami pasteur Pierre Mussard dès les années 1670, puis dans les décennies suivantes certains de ses anciens étudiants, des

pasteurs réfugiés ou encore de jeunes nobles auxquels il a fourni des lettres de recommandations le renseignent sur la situation anglaise, tant politique que religieuse. Dans ses liens avec l'Angleterre, la relation de Tronchin avec Gilbert Burnet, latitudinaire devenu évêque peu après l'accession au trône de Guillaume d'Orange, est un élément important. Au moment de la Glorieuse Révolution, Tronchin s'implique — sous contrôle de la Compagnie des Pasteurs et du Petit Conseil, et finalement sans effet — dans le débat sur le rapprochement des épiscopaliens et des presbytériens. À partir de 1691, Daniel Chamier, neveu de Tronchin, s'installe en Angleterre et constitue une nouvelle source pour son oncle. Obligé de faire halte en Hollande durant son voyage, Chamier, qui rend visite à Bayle à Rotterdam, donne à Tronchin l'occasion de formuler son avis — critique — sur la controverse entre Bayle et Jurieu.

Deux chapitres sont ensuite consacrés à Tronchin à Genève. Le premier est intitulé *La maturité. Tronchin pasteur, moraliste et interlocuteur du pouvoir* et le second est une histoire de la vie familiale du théologien. Sous des angles bien différents, ces deux chapitres éclairent la vie de Tronchin à l'apogée de sa carrière. Cette ascension est couronnée, en 1698, par sa nomination comme doyen de la compagnie des pasteurs. Dès avant cette date, il est un acteur de la mission quotidienne de la compagnie: la surveillance des mœurs à Genève selon la morale calviniste et républicaine. Tronchin participe aussi à l'examen de plusieurs pasteurs lors de leur installation, visite régulièrement des Églises, présente à plusieurs reprises les hommages de la compagnie aux princes en séjour à Genève et défend également les droits des pasteurs et les prérogatives de la compagnie durant plusieurs affaires. Après la mort de Turretini en 1687, Tronchin se voit confier les harangues au conseil de la République, tenues avant chaque élection des conseils genevois (Petit Conseil, Deux Cents et Conseil Général). Un recueil des archives Tronchin conserve les 64 discours prononcés par lui devant ces trois instances, qui permettent de lever le voile sur la philosophie politique du théologien, qui a pour ligne directrice la défense de la liberté contre la tyrannie: s'inscrivant dans la filiation des juristes et théologiens protestants comme Bèze et Althusius, il apparaît comme un partisan de la théorie contractuelle de la souveraineté.

L'ouvrage d'O. F. se termine par six chapitres d'inégale longueur qui abordent différents thèmes marquant la fin de la vie de Louis Tronchin. Par ordre de taille croissante, on trouve ses liens — ténus — avec le quakerisme et le piétisme; la suite de l'histoire du Refuge après la paix de Risjswick; les sociétés de Londres (Tronchin est fait membre correspondant de la Société anglaise pour la propagation de la foi en 1702); la question des rapports entre luthéranisme et calvinisme; la révision du psautier par l'Église de Genève en 1698, dans laquelle Tronchin joue un rôle central (dans cet épisode, la réaction est due — comme souvent dans ces années post-révocation — à l'irascible Pierre Jurieu qui, accusant les Genevois de «tyrannie

patriarcale et papale», déclenche une controverse à l'échelle européenne). Le plus important — tant en taille qu'au plan biographique — est le chapitre consacré à la relation privilégiée entre Tronchin et Jean-Frédéric Ostervald qui trouve, bien évidemment, des échos directs avec le second volume de ce compte-rendu dont il sera question dans quelques lignes. Tronchin meurt le 8 septembre 1705. Dans une brève conclusion, O. F. éclaire le sous-titre de son ouvrage lorsqu'il écrit que Tronchin «fut tout au plus un homme de transition entre l'orthodoxie du xvii<sup>e</sup> siècle et le christianisme raisonnable du xviii<sup>e</sup>».

Si la relation entre Tronchin et Ostervald est aussi bien connue, c'est grâce l'existence du corpus de leur correspondance croisée, éditée par O. F. et P.-O. L. Cet ensemble existe grâce à l'envoi, durant la décennie 1730, par Ostervald à Louis Tronchin second du nom, petit-fils de son correspondant, des lettres reçues de ce dernier : l'ensemble réuni est resté par la suite dans ce qui allait devenir la collection Tronchin (désormais conservée à la Bibliothèque de Genève). Accompagnées d'une introduction synthétique, les 208 lettres et 35 pièces annexes sont enrichies d'un solide appareil critique. Toutes les lettres sont accompagnées d'un résumé — parfois substantiel — fort pratique pour le lecteur curieux d'avoir un aperçu de l'ensemble des échanges entre les deux correspondants. L'ensemble est suivi d'un index des noms des personnes citées dans la correspondance, construit comme un mini-dictionnaire biographique qui s'avère très utile à la compréhension du corpus. Les annexes sont d'une part des pièces (notes, projets, textes publiés ou encore censures) relatives aux actions réformatrices d'Ostervald évoquées dans la correspondance et d'autre part des lettres éclairant l'échange Tronchin-Ostervald, adressées par l'un ou l'autre à un tiers.

Ostervald est né le 24 novembre 1663 à Neuchâtel et est fils de pasteur. Il commence sa formation à Zurich et la poursuit à Saumur, où son père a lui-même suivi les cours d'Amyraut, Cappel et La Place. Il s'y rend en compagnie de celui qui sera son meilleur ami, Charles Tribolet. Qu'O. F. et P.-O. L. nous permettent de corriger un détail de leur préface : ce n'est pas à Saumur même qu'Ostervald et Tribolet se lièrent d'amitié avec Jacques Lenfant et Isaac Papin, mais à Orléans, où le duo helvète passe quelques semaines pour suivre l'enseignement de Claude Pajon, pasteur de la ville. Les Neuchâtelois rentrent en Suisse à la fin de l'année 1682 : Ostervald s'inscrit à Genève, pour une courte période puisqu'il quitte l'académie dès le printemps 1683. C'est néanmoins durant ce bref séjour que ce dernier rencontre Tronchin : les éditeurs n'hésitent pas à parler de «coup de foudre» (p. 15) pour désigner l'effet de cette rencontre chez Ostervald. L'influence de l'aîné sur le cadet est importante puisque O. F. et P.-O. L. mettent en évidence, dès l'introduction, l'influence de deux sermons de Tronchin sur la justification, prononcés durant le séjour genevois d'Ostervald et dont le cœur de la démonstration apparaît comme matricielle pour le premier grand ouvrage du Neuchâtelois, le *Traité des sources de la corruption*. Avant d'en venir à cette

publication, l'introduction retrace le parcours croisé des deux protagonistes: Tronchin reconnu comme éminent professeur, affirmant son appartenance à l'École de Saumur doublée de son adoption du cartésianisme; Ostervald retournant dans sa ville natale en 1683, y étant reçu pasteur et épousant l'un des meilleurs partis neuchâtelois.

À son retour, Ostervald commence à correspondre avec Tronchin, même si les lettres conservées de cette période sont peu nombreuses. Dès cette période et jusqu'à la mort de Tronchin, ce corpus constitue un document important sur l'histoire des Églises suisses (on y suit les trajectoires de plusieurs proposant et jeunes pasteurs comme plusieurs affaires qui marquent les dernières décennies du 17<sup>e</sup> s.), mais aussi sur l'histoire immédiate de la révocation de l'Édit de Nantes et du Refuge. On trouve par exemple des informations sur des pasteurs convertis ou exilés (citons parmi d'autres Marin Groteste Desmahis, David Ancillon ou encore Jacques Cappel, le fils du célèbre professeur de Saumur Louis Cappel), mais aussi une discussion sur les galériens et leur situation vis-à-vis de la messe dans les navires du Roi-Soleil. L'échange épistolaire entre Tronchin et Ostervald se densifie au début de la décennie 1690: le cadet est très souvent à l'initiative de la discussion, l'aîné y réagissant «avec habileté, souhaitant toujours connaître les circonstances des cas qu'on lui soumet avant de se prononcer» (p. 23). Les affaires et questions évoquées sont très majoritairement religieuses (théologiques, liturgiques ou pastorales), mais relèvent aussi parfois de l'histoire politique, tant locale qu'euro-péenne étant donné le statut de la cité genevoise, liée au royaume de France. Comme toujours, la correspondance est également le lieu de discussion des parutions récentes et des projets éditoriaux des amis comme des ennemis. C'est au cours de l'année 1700 qu'éclate la controverse sur le *Traité des sources de la corruption* d'Ostervald, dont la correspondance permet de suivre les différentes péripéties. Elle est lancée par les théologiens de Berne, qui dénoncent l'ouvrage comme arminien, accusation classique dans les débats intraconfessionnels pour discréditer un adversaire considéré comme hétérodoxe. Pour les Bernois, Ostervald donne trop d'importance aux bonnes œuvres dans la vie chrétienne. Sur ce point, Tronchin et Ostervald s'accordent, estimant nécessaires «les bonnes œuvres dans le processus de justification» (p. 23).

Entre 1701 et 1703, Ostervald établit un nouveau catéchisme: son organisation d'abord, son édition ensuite, ne furent pas sans difficulté. En fonction du plan retenu, Ostervald craint les accusations de socinianisme et sollicite les conseils de Tronchin. Les dissensions entre les différentes Églises suisses vis-à-vis du *Consensus helveticus* — Neuchâtel ne l'ayant pas signé — déclenchent une crise qui va durer une année. Comme avec le *Traité*, ce sont les très orthodoxes Bernois qui contestent le projet d'Ostervald tant sur la forme (publier un catéchisme vise selon eux à remplacer celui en vigueur) que sur le fond (imputation du péché d'Adam et justice active du Christ). Les Bernois opèrent même une rétention du manuscrit que leur a



envoyé Ostervald pour ralentir la parution. Juste après celle-ci, les Bernois obtiennent l'interdiction du catéchisme sur leur territoire, au prétexte que la doctrine de la confession helvétique n'y est pas entièrement respectée et que des passages seraient une promotion d'idées arminiennes et/ou sociniennes. À Genève, Tronchin et Turretini fils apportent leur soutien sans faille à Ostervald durant l'affaire, le premier s'occupant principalement de la stratégie, le second développant une réfutation théologique des accusations bernoises. À Bâle, l'apaisement prévaut au début de l'année 1703 grâce à l'intervention de Samuel Werenfels, tout comme à Zurich. Cette situation conforte Ostervald même si les Bernois s'obstinent dans leur opposition. En parallèle de cette affaire du catéchisme, le duo Tronchin-Ostervald discute la question du culte. En 1700, Ostervald et ses collègues neuchâtelois élaborent une réforme de la liturgie: le cadet fait part de cette entreprise à son aîné. Les propositions d'Ostervald touchent tant la forme (longueur de certaines prières) que le fond (il tend à tempérer l'anthropologie pessimiste calvinienne et aspire à améliorer la dévotion des fidèles). De son côté, Tronchin approuve la démarche d'Ostervald, tout en nuancant certaines de ses propositions et en le prévenant des difficultés d'une telle entreprise: changer les habitudes des pasteurs comme des fidèles prend du temps et déclenche des réticences. Si à Neuchâtel, l'accueil de la réforme proposée par Ostervald est positif au point qu'elle est progressivement mise en place à partir du milieu de l'année 1702, la situation est plus complexe à Genève. D'autant que deux problèmes se posent dans la cité de Calvin: le nombre de sermons trop importants demandés à un petit effectif de pasteurs et la taille des temples. En 1694 puis en 1703, la Compagnie des pasteurs et le Petit Conseil travaillent de concert à une réduction du nombre des sermons par semaine: si plusieurs sont supprimés en 1694, il n'en va pas de même en 1703 et les négociations ne permettent finalement d'en éliminer qu'un seul. Concernant les temples, avec les diverses vagues de réfugiés post-révocation, les trois sites genevois ne sont pas assez grands pour accueillir tous les fidèles. Dès 1701, la construction d'un quatrième temple est envisagée, mais la situation s'enlise, avant d'être relancée par un mémoire anonyme trouvé dans le tronc d'un des temples dénonçant leur saturation. Le problème n'est pas résolu avant la mort de Tronchin en 1705.

Au-delà de tous ces épisodes, cette correspondance illustre aussi la relation d'un disciple à son père spirituel: Tronchin soutient Ostervald dans ses différentes démarches de réforme, lui apportant une aide à la fois théologique et stratégique (notamment en sollicitant et obtenant le soutien de ses collègues novateurs à Genève); à Tronchin qui, en 1705, lui suggère désormais de l'appeler «frère», Ostervald répond — il a alors 42 ans — qu'il continuera à s'adresser à lui en usant du terme «père»; les lettres des dernières années illustrent, par l'inquiétude du cadet pour la santé de son aîné, l'importance de cette relation privilégiée entre les deux hommes. Elle est d'ailleurs attestée, à la fin de l'année 1704, par l'accueil que réserve Tronchin au fils d'Ostervald venu étudier à Genève.

En bref, ces deux parutions font date. La biographie de Tronchin, attendue depuis longtemps, est une plongée dans le protestantisme européen du 17<sup>e</sup> siècle par l'un de ses meilleurs spécialistes. La correspondance croisée Tronchin-Ostervald constitue quant à elle un modèle d'édition et d'érudition mise au service d'un corpus exceptionnel. Ces deux volumes renouvellent notre connaissance de l'évolution de la théologie calviniste lors du moment crucial baptisé « crise de la conscience européenne » par Paul Hazard et confirment que les théologiens réformés en sont des acteurs de premier plan.

Thomas GUILLEMIN

Nicolas BALZAMO, Olivier CHRISTIN, Fabrice FLÜCKIGER. *L'Atlas Marianus de Wilhelm Gumpfenberg. Édition et traduction*. Avec la collaboration de Laurent AUBERSON, Naïma GHERMANI et Anton SERDECZNY. Neuchâtel, Éditions Alphil — Presses universitaires suisses, 2015. 26 × 22 cm, 512 p., 82 fig., 277 facsim., 1 carte. CHF 49; € 46,65. ISBN 978-2-88930-031-0.

Cet ouvrage constitue la première édition critique de l'*Atlas Marianus*, une topographie mariale du jésuite allemand Wilhelm Gumpfenberg, traduite et rééditée à plusieurs reprises depuis la seconde moitié du 17<sup>e</sup> s. Il fait suite à un volume collectif (*Marie mondialisée. L'Atlas Marianus de Wilhelm Gumpfenberg et les topographies sacrées de l'époque moderne*, 2014) d'études interdisciplinaires explorant les conditions de réalisation de l'*Atlas*, mais aussi les enjeux religieux, politiques et théoriques qu'il renferme. Ce second volume se concentre davantage sur la version allemande de l'*Atlas*, publiée entre 1658 et 1659, dont il propose une édition annotée et illustrée, accompagnée d'une traduction en français et précédée de deux chapitres introductifs.

Rassemblant des notices consacrées à l'histoire d'images miraculeuses de la Vierge vénérées dans l'ensemble du monde christianisé, l'*Atlas* est assimilé au genre spécifique des topographies sacrées, qui présentent les objets ou les lieux sacrés d'une ville ou d'une région. Outre son organisation atypique, le livre de Gumpfenberg se distingue par sa visée universalisante, tant par l'étendue géographique de son inventaire, que par la provenance de ses sources textuelles et iconographiques, accumulées suite à un appel à contributions au sein de la Compagnie de Jésus. L'auteur entend démontrer la diffusion du culte et de la présence de Marie dans le monde en soulignant la diversité des formes et des propriétés de ses images miraculeuses. Répertoire d'exemples à l'usage des prédicateurs et des missionnaires, l'ouvrage est également conçu comme un support de prière pour le fidèle désireux de « pèleriner en pensée » au moyen des images gravées accompagnant chaque notice. Par l'intermédiaire du discours narratif et historique, Gumpfenberg apporte des justifications aux pratiques liées au culte des images, et s'inscrit dès lors dans la dyna-

mique de la reconquête catholique, en particulier pour les territoires au centre de conflits confessionnels. À travers ces récits et descriptions de pratiques dévotionnelles, se dessine une ontologie des images miraculeuses de la Vierge, objets inanimés auxquels sont associés des attributs d'êtres vivants (un nom, une histoire, des exigences, un corps,...) soulignant à la fois leur attachement à une communauté de croyants et leur dépendance au prototype qu'elles rendent présent.

C'est cet instrument de compréhension du culte des images et de la dévotion mariale à l'époque moderne que les éditeurs du présent volume proposent aux historiens, théologiens, anthropologues et historiens de l'art. Dans cette optique, leur choix s'est porté sur la version courte de l'*Allas* de Gumpfenberg, et non sur l'édition augmentée en latin de 1672. Éditée en latin et en allemand entre 1657 et 1659, la version courte semble en effet avoir bénéficié d'une diffusion plus large, probablement due à son format et à l'existence d'une traduction en langue vernaculaire, mais aussi à la présence des gravures des images miraculeuses favorisant la dévotion privée. Dans la retranscription du texte en allemand, la modernisation de la ponctuation constitue l'intervention majeure des éditeurs, la grammaire et l'orthographe originales ayant été conservées. La traduction en français a quant à elle adopté une syntaxe moderne, tout en tentant de restituer le style de Gumpfenberg, en particulier les éléments soulignant le caractère polémique de son propos, ou encore ses emprunts de termes et d'arguments aux sciences de la nature, reflets de sa démarche à la croisée des débats scientifiques et religieux de son temps. Complétant l'annotation de Gumpfenberg sans pour autant être exhaustif, un appareil de notes brèves apporte des précisions utiles sur les sources de l'auteur ou les personnalités et les événements méconnus cités dans ces notices. Enfin, l'un des apports majeurs de ce volume est le corpus iconographique qu'il propose, reproduisant non seulement les gravures originales de l'*Allas*, mais aussi une sélection d'autres représentations des Vierges miraculeuses décrites, les unes antérieures ou contemporaines à l'*Allas*, les autres postérieures aux années 1650-1670. Celles-ci permettent d'une part d'entrevoir l'arrière-plan figuratif avec lequel le dévot du 17<sup>e</sup> s. était familiarisé, et d'autre part d'estimer l'éventuelle postérité de l'*Allas* dans l'iconographie des images miraculeuses.

Dans la continuité de l'ouvrage collectif paru en 2014, ce volume confirme l'intérêt d'une compréhension globale de l'entreprise de Wilhelm Gumpfenberg pour replacer la défense du culte des images dans les débats religieux et scientifiques du 17<sup>e</sup> s. Au-delà des clés d'analyse largement explorées dans le premier volume, celui-ci offre un accès concret et averti au texte de l'*Allas*. En complément au texte source, l'appareil critique sera inmanquablement utile à l'approfondissement d'études de cas ciblées, tandis que les textes introductifs et le développement du corpus iconographique guideront le chercheur désireux d'appréhender les modes d'expression et de diffusion de la dévotion mariale par et autour des images durant la première modernité.

Lise CONSTANT

RHE

COPYRIGHT REVUE D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY. THIS DOCUMENT MAY NOT BE DISTRIBUTED, STORED IN A RETRIEVAL SYSTEM WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER